

# Journal de route du docteur Jean Thiéry

Mémoires de la guerre 1914 – 1918 : C'est avec plaisir que nous remercions Jacqueline Adenot et son mari Raynald Maniguet qui ont déposé au Cercle d'Études Locales, un volumineux dossier contenant 1038 pages dactylographiées sur papier pelure. Il s'agit de la retranscription du journal de route du médecin aide major de 2e classe de réserve Jean Thiéry mobilisé le 2 août 1914 et démobilisé le 18 février 1919.

Jean Thiéry relate la longue période de 4 ans et 7 mois passées en tant que médecin militaire aux différents postes qu'il a occupé, ses récits sans fioritures racontent au jour le jour les différents événements survenus, un peu comme un observateur qui quelquefois se permet des réflexions, cela devaient soulager sa conscience, sachant qu'elles ne seront pas publiées. Selon son humeur, il trempait dans le fiel son crayon lorsque la rancune le tenaillait, ou il nimbait d'arc en ciel ses propos quand il vivait de bons moments. À travers les différentes façons d'exprimer ses pensées, on peut deviner les sentiments qui l'animent : qu'il s'agisse de la politique, de la religion et du regard qu'il pose sur ses contemporains. Il ne se contente pas seulement de puiser autour de lui dans son univers médico – militaire pour exercer un coup d'oeil d'exégète, mais aussi sur les militaires contrexévillois qu'il rencontre sur les théâtres d'opérations, ou encore sur les civils qu'il retrouve lors de ses permissions.

Le propre de l'homme, et du docteur Thiéry en l'occurrence, s'il se borne à paraître normale avec ceux qui l'entourent n'en demeure pas moins d'être critique à leur égard, et s'il ne manifeste rien des idées qui lui trottent dans la tête, il n'en est pas de même le soir lorsqu'il ouvre les pages de son calepin dans lequel se déversent ses sentiments exacerbés par les nombreuses contrariétés qui le tracassent : celle de cette guerre qui n'en finit pas, celles que lui procurent le personnel de son service, ses collègues et ses supérieurs, sans oublier le conflit larvé qui oppose les médecins militaires d'actives et ceux qui comme lui viennent de la réserve. Mais son regard est aussi celui d'un chroniqueur de son temps, qui décrit les événements comme un observateur, on ressent de l'émotion à la lecture de ces 1038 pages où il passe en quelques lignes d'une pensée profonde émise sur un sujet à une description plus légère sur un autre sujet ; c'est certainement le fait du médecin qui vient de voir mourir dans d'atroces souffrances des poilus gazés à l'ypérite, et qui quelques minutes après boit tranquillement sa bière en compagnie d'un collègue au petit troquet du coin, en causant de chose et d'autres. Cela correspond aussi à l'état d'esprit des femmes et des hommes de cette triste période où les obus ennemis tombent un peu au hasard, tuant ça et là d'innocents civils nancéiens sous le regard fataliste des passants<sup>1</sup>.

## Qui est Jean Thiéry ?

C'est le fils du docteur Romuald Thiéry, de Monthureux-sur-Saône, médecin consultant à Contrexéville créateur de la source Thiéry en 1879, maire de Contrexéville de 1896 à 1899, date de son décès<sup>2</sup>. Jean et son frère cadet André sont nés à Monthureux-sur-Saône, il parle souvent de l'école primaire de Dombasle-devant-Darney qu'ils ont fréquenté avant d'aller étudier à Nancy, lui en médecine son frère en pharmacie. C'est là qu'on les retrouve lorsqu'ils reviennent passer leur conseil de révision à Vittel où ils obtiendront une dispense pour ne pas aller faire leur service militaire<sup>3</sup>, en tant que fils de veuve et étudiants, ci-dessous copies des fiches de conseil :

Jean Thiéry, classe 1899, il passait avec Henri Thénot. Son frère André Thiéry, était de la classe 1900.

6	<p>1<sup>o</sup> <b>Chénou</b></p> <p>2<sup>o</sup> <i>Henri Louis</i></p> <p>3<sup>o</sup></p>	<p>Né le 14. fév. 1879 à (1) <i>Contrexéville</i> canton de <i>Vittel</i> département des <i>Vosges</i> résidant à (1) <i>Contrexéville</i> canton de <i>Vittel</i> département des <i>Vosges</i> fils de <i>Chénou Charles Louis</i> et de <i>Chénou Marie Pécadie</i> domiciliés à <i>Contrexéville</i></p>	1	60	<p>1<sup>o</sup> <i>Cultivateur</i></p> <p>2<sup>o</sup> <i>Cultivateur</i></p>
7	<p>1<sup>o</sup> <b>Thiery</b></p> <p>2<sup>o</sup> <i>Jean Félix Armand</i></p> <p>3<sup>o</sup></p>	<p>Né le 23 juin 1879 à (1) <i>Monthureux-sur-Saône</i> canton du <i>9<sup>in</sup></i> département des <i>Vosges</i> résidant à (1) <i>Nancy</i> canton du <i>9<sup>in</sup></i> département de <i>Moselle</i> fils de <i>Thiery Romuald Adolphe (d)</i> et de <i>Monsey Marie Constante Felicie</i> domiciliés à <i>Contrexéville</i></p>	1	62	<p>1<sup>o</sup> <i>Étudiant en médecine</i></p> <p>2<sup>o</sup> <i>Représentant</i></p>
12	<p>1<sup>o</sup> <b>Thiery</b></p> <p>2<sup>o</sup> <i>André Pierre</i></p>	<p>Né le 27. juil. 1880 à (1) <i>Monthureux-sur-Saône</i> canton du <i>9<sup>in</sup></i> département des <i>Vosges</i> résidant à (1) <i>Nancy</i> canton du <i>9<sup>in</sup></i></p>	1	65	<p>1<sup>o</sup> <i>Étudiant en pharmacie</i></p>

<sup>1</sup> Je ne fais que relater des événements vécus par J. Thiéry lorsqu'il était à l'hôpital militaire de Saint-Nicolas-de-Port.

<sup>2</sup> Il est inhumé avec son épouse, née Monsey morte en 1902, à Châtel sur Moselle dans le caveau de cette famille, comme me l'a confirmé Christian Witrich.

<sup>3</sup> Cependant Jean refusera cette dispense, pour effectuer après ses études des périodes militaires, dont une au 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pieds de Raon l'Étape, en 1905.

Partagé entre sa profession de médecin est celle de gestionnaire de la source Thiéry, Jean eut la douleur de perdre son frère en 1911. Impliqué dans la vie politique du canton et de l'arrondissement il opta pour Camille Picard, en accord avec ses idées radicales, localement il s'est lancé dans une féroce campagne électorale aux municipales de Contrexéville en 1912, il affronta Auguste Morel notamment à travers un bulletin éphémère baptisé « Le Cri de Contrex », les contrexévillois n'apprécièrent pas forcément ses diatribes, ses partenaires furent déboutés alors qu'il fut élu, mais minoritaire dans le nouveau conseil municipal, mauvais joueur, il démissionna.

Jean s'est marié avec une jeune fille de la région de Nancy, Alice Briot<sup>4</sup>, sa famille habitait la ferme du « Mênil » sur la rive de la Moselle à Tonnoy. Jean et Alice n'eurent pas d'enfants, ils partageaient une bonne partie de leur temps entre Contrexéville et Nancy.

C'est à ce moment que la mobilisation générale le surprend en pleine saison thermale, le millier de curistes qui fréquentent Contrexéville à la fin du mois de juillet 1914 suivaient attentivement le déroulement des affaires internationales, et lorsque l'Autriche déclara la guerre à la Serbie le 28 juillet, tous comprirent que les choses allaient se gâter, ceci malgré la déclaration du président du Conseil, Viviani qui décréta la mobilisation générale le 1<sup>er</sup> août en disant :

- La mobilisation n'est pas la guerre !

Ce que l'Allemagne contredit le 3 août suivant en déclarant la guerre à la France.

#### 1659 journées sous les drapeaux :

Lorsqu'il part ce matin du 2 août 1914 en voiture pour prendre le train à Neufchâteau afin de rallier L'ambulance n°5 au 20<sup>e</sup> corps d'armée à Nancy, il est loin de se douter qu'il ne reviendra à la vie civile que dans 55 mois ; il laisse sa voiture chez son collègue le docteur Diez. Jean Thiéry a eu ses 35 ans au mois de juin, à cet âge il est censé ne pas aller en première ligne.

Dès le 15 septembre il fait route avec son unité sur le front d'Artois (région Arras – Lille), son ambulance est en première ligne<sup>5</sup>, il soigne les blessés graves, évacue les autres sur les hôpitaux à l'arrière. Sous la pluie, le froid et les obus il est en rase campagne pendant 5 mois. Fin janvier 1915, il rentre à Contrexéville pour 15 jours de permission.

À son retour il est muté à l'hôpital militaire de St Nicolas de Port, il est en pays de connaissance, le front n'est pas loin. Les obus, les premiers bombardements par zeppelins puis par avions mettent en péril la vie des militaires mais aussi des civils. Malgré cette insécurité sa femme vient le rejoindre en octobre 1915, elle logea dans leur appartement de Nancy, puis chez un particulier à St Nicolas de Port, où Jean vient la rejoindre quand son service le permet. Au bout de 18 mois il doit répondre à une nouvelle affectation comme médecin chef, on lui refuse l'hôpital de Mandres-sur-Vair pour lequel il fut pressenti, car cette commune est dans le canton où il habite.

On l'affecte au mois de juin 1916 à Neufchâteau, plus précisément à Rouceux, à l'ancienne école d'agriculture Ste Anne que l'on a transformé en hôpital et qui vient d'ouvrir<sup>6</sup>. Après 4 mois pendant lesquels il organisa les services et rendit l'unité opérationnelle, une nouvelle mutation intervient.

Octobre 1916, il est à Wassy en Haute-Marne, dans un dispensaire civil où il se retrouve affecté aux soins gratuits de la population civile, il consultait mais se déplaçait aussi avec un cabriolet à cheval ; il eut à faire face à une épidémie de typhoïde dévastatrice. Soupçonnant d'avoir été mis à ce poste par des supérieurs qui tenaient à l'expédier en dehors du système militaire ; le conflit entre médecins militaires et médecins appelés est latent dans l'armée (ce genre de mutation était réservée aux médecins les plus âgés), il écrit au député Camille Picard au 9, de la rue Thénard à Paris, qui est membre de la commission parlementaire aux armées. Après 6 mois de galère dont une partie au cours de l'hiver le plus froid du conflit, Jean reçoit une lettre de mutation.

Il arrive pour 1 mois à St Dizier en mai 1917 au 95<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis on l'envoie avec cette unité sur le front près de Reims à l'ambulance de Prouilly. La fameuse offensive française sur le chemin des dames vient de se solder par un échec et l'arrivée des troupes fraîches est destinée à enrailler la contre-offensive allemande. À nouveau, Jean va vivre pendant 6 mois au rythme des combats dans des conditions pénibles et dangereuses.

Intervient une nouvelle mutation, qu'il rejoint au mois de janvier 1918 dans le secteur de la trouée de Belfort, où le front secondaire du conflit s'est stabilisé en Alsace dans le Haut-Rhin, s'il n'y a pas de combats majeurs, des affrontements journaliers n'en demeurent pas moins sévères. 4 mois se passent ainsi, et un retour vers l'arrière du front intervient.

Jean arrive à Polaincourt près de Jussey au mois de mai 1918, où le 81<sup>e</sup> d'infanterie se prépare pour le front, il n'est pas loin du pays, il lui arrivera même avec sa femme de faire Contrexéville – Polaincourt à vélo. 5 mois se passent, et une nouvelle mutation l'expédie à Remoncourt.

Il y arrive en octobre 1918, mais n'y reste qu'un mois car il averti les autorités supérieures que c'est un canton où il a fait de la politique avant guerre, ce qui est en contradiction avec le règlement.

Qu'à cela ne tienne il se retrouve à Éclaron près de St Dizier Haute-Marne, le 1<sup>er</sup> novembre 1918. Presque aussitôt il est nommé médecin chef à l'hôpital militaire d'Hauteville dans la Marne, C'est là qu'il accueille avec la joie que l'on devine l'armistice du 11 novembre. Mais il n'est pas quitte pour autant, la démobilisation des médecins appelés est retardée. Il va lui falloir encore attendre 3 mois pour enfin prendre la quille au mois de février 1919, après une ultime série de démarches administratives exaspérantes.

***Photo Philippe Crémel: Le docteur Thiéry au cours d'une partie de chasse en 1930***



#### Anecdotes et histoires :

La lecture des mémoires de guerre laisse transparaître le fond des pensées du docteur Jean Thiéry, on devine dans ses réflexions un esprit critique qui se donne libre cours, mais aussi le souci du détail pour certains faits anodins.

En premier lieu, ses démarches successives pour obtenir la Croix de guerre ou la Légion d'Honneur nous montre qu'il est aussi un personnage en contradiction avec ses propres principes ; comment peut-on réclamer ce que d'un autre côté on vilipende ? Il est vrai que pour le docteur et l'entrepreneur en eau minérale qu'il est, un ruban à la boutonnière ça fait bien ! En

<sup>4</sup>- Son neveu Paul Briot et son épouse Paulette Aubertin sont connus des anciens contrexévillois.

<sup>5</sup>- En attendant le recrutement des jeunes internes et médecins qui viendront les relever sur le front, les premiers mobilisés sont en premières lignes.

<sup>6</sup>- Les américains établirent un hôpital en 1917 au même endroit, avec un ambulancier qui deviendra célèbre : Walt Disney.

outre pour se dédouaner de son insistance il prétend qu'il mérite une récompense par rapport à certains, notamment par rapport au docteur Aymé de Bulgnéville qui a obtenu la Croix de la Légion d'Honneur en 1919 alors qu'il n'avait exercé, vu son âge, que des inspections dans les hôpitaux à l'arrière du front. Toujours est-il qu'il n'a rien obtenu du temps de son service armé, peut-être après, mais je ne suis pas au courant ?

#### L'armée sous surveillance :

Il est comme on peut l'être à cette époque ; méfiant envers les étrangers, même lorsqu'il s'agit de ceux qui combattent pour la France : après 13 mois de guerre il est fier de voir d'aussi belles troupes françaises, par contre dans les troupes d'Afrique, les zouaves sont à ses yeux des combattants en dessous de tout, parce qu'ils sont de recrutement israélite ! En 1915, il dit : les tirailleurs marocains sont des demis sauvages, il y a à peine 18 mois ils luttèrent contre nous dans le Rif. Alors qu'il passe devant la tombe d'un sénégalais sur laquelle il est écrit « mort pour la patrie », il déclare que cela le laisse rêveur.

Des troupes du sud de la France, dont certains régiments se sont rendus à l'ennemi sans combattre au Mort-homme et au bois d'Avrocourt, lui font dire : que ce sont des boches du midi. Leurs colonels écrit-il, se seraient suicidés ?!

Un soldat du 156<sup>e</sup> d'infanterie est fusillé parce qu'il s'est rendu coupable de mutilation volontaire pour ne pas retourner au front. Il constate qu'à la veille des attaques, beaucoup de faux malades se rendent en consultation et que certains font des prodiges d'ingéniosité pour se rendre souffrant au risque d'y passer.

En 1918, une nouvelle génération de jeunes combattants arrive au 146<sup>e</sup> d'infanterie pour combler les pertes, ils viennent de Castelnau-d'Aud et de Rodez, Jean Thiéry les scrute et déclare : beaucoup de cultivateurs d'intelligence moyenne, d'esprit égoïste (il a souvent ce genre de réflexions pour décrire les paysans).

Lorsque l'Autriche dépose les armes, il confie : j'ai plié l'échine pendant plus de 4 ans, je vais bientôt être libre, je vais déposer l'uniforme et reprendre ma petite vie de bourgeois. Un officier prisonnier lui dit : qu'il est content de la fin de cette sale guerre mais qu'il y a de nombreux de ses compatriotes qui y croient toujours. Des soldats américains, Jean Thiéry dit : qu'il faudra les arrêter, ils massacrent du boche et ne veulent plus cesser.

#### Les services hospitaliers :

Le docteur Gangloff qui est médecin à Contrexéville avait demandé à rejoindre l'unité de Jean Thiéry, ce que refusa son chef le docteur Contal, à son grand plaisir, apparemment il ne porte guère ses confrères dans son cœur.

Après une période hors des hôpitaux du front (juin 1916 à mai 1917), il y revient pour apprendre que ce sont de véritables lupanars avec les infirmières qui couchent avec tous. Le service hôpital est un véritable panier de crabes observe-t-il, les infirmières se battent entre elles et couchent avec les officiers, et d'une nouvelle arrivante au service il dit : encore une nuisible en plus ! Je comprends son aversion des infirmières, car pour ne pas s'être aperçu qu'une infirmière de son service s'était rendue coupable de proxénétisme et de vol, il écopa de 30 jours d'arrêt. Une demoiselle Gaudin, infirmière disait à la cantonade dans un service voisin : qu'avant guerre elle chantait « la Marseillaise » à l'hôtel Continental de Contrexéville, drapée dans les plis du drapeau tricolore, ce qui faisait guérir les rhumatisants à vue d'œil. Commentaire de Jean Thiéry : c'est risible d'entendre des idioties pareilles de la bouche de cette punaise, mais il eut garde de ne pas le crier à la ronde ; la punaise en question était la maîtresse du médecin chef.

Fin 1915, une épidémie vénérienne de « chaude pisse » décima certains régiments, les femmes de petites vertus furent pourchassées par un peloton mené par un médecin militaire, mais on s'aperçut que les fautives contaminées étaient en réalité des bourgeoises qui arrondissaient leur pécule et quelques femmes nécessiteuses qui pratiquaient en dehors de tous contrôle.

Un capitaine est hospitalisé, atteint de tremblement ; le médecin chef déclare : tremblements alcooliques. En réalité le pauvre bougre avait été enterré vivant deux fois de suite dans sa tranchée lors des bombardements d'artillerie. Lorsque l'erreur de diagnostic fut révélée il y eut « un grand patacaisse ».

Son aversion des officiers supérieurs lui fait dire : ils ne cessent de se promener et de visiter les casernes à l'arrière du front. Pourtant leurs notations lui sont favorables : docteur Jean Thiéry, bon serviteur, bon clinicien dévoué et consciencieux, assure avec savoir et compétence ses différents services.

La solde d'un médecin militaire d'active est de 3.500 Francs par mois alors que celle d'un médecin comme lui, issu de la réserve est de 350 Francs (grade et capacité égale), ce qui crée de fortes dissensions dans le corps médical.

12 août 1917, une femme vient se recueillir sur la tombe de son mari au cimetière militaire de Saint-Nicolas-de-Port, le lendemain on la retrouve noyée dans un lac, c'est sans plus de commentaire qu'il relate ce dénouement tragique.

#### Épicurien, le docteur Jean Thiéry :

Plusieurs fois, Jean Thiéry mentionne qu'en fin de service le soir, il sirote une bière, assis dans un fauteuil, soit dans sa chambre ou en appartement lorsqu'il est avec sa femme. On perçoit l'homme qui goûte un moment de détente sacré, et encore plus lorsqu'il allume un cigare. Il explique aussi les moments de convivialité des bons repas, avec des vins de qualité ; c'est curieux comme un personnage qui écrit ses mémoires de guerre puisse se fourvoyer plusieurs fois à décrire ces détails insignifiants.

Chasseur et surtout pêcheur, il ne se déplace jamais sans ses gaules, épuisettes et appâts, et là encore il ne se lasse pas d'en faire l'apologie, surtout pour ce qui est de la façon de cuisiner ses prises.

#### Des sentiments étalés en vrac :

Dans les récits, Jean Thiéry se laisse aller à des divagations ; parfois contradictoires lorsqu'il s'agit d'idées politiques. Anticléricales pour ce qui concerne la religion. Critiques envers l'armée. Cancanières sur les contrexévillois.

#### L'amour pour sa femme et un regard pour les autres :

Après 15 ans de mariage sans enfant (ils n'en auront pas), le 24 novembre 1918, il lui achète des perles de boucles d'oreilles pour 88 Francs. Parfois il dévie sur quelques confidences voilées sur les rapports intimes avec son épouse (la pudeur et le respect m'obligent à en rester là). Pour résumer et donner un exemple (sans rectangle blanc) : à Chaumont le 5 février 1918, avant d'aller à Paris, avec sa "chère femme" ils passent une nuit de jeunes mariés, une nuit paradisiaque, il conclut « décidément nous serons toujours les mêmes amoureux ». Lorsqu'il est loin d'elle, il se souvient des bons moments passés ensemble sur la Riviera, en Algérie, en Belgique ou en Alsace chez le Joseph Wilm à Colmar et avec papa Muller à Kayserberg pour les réveillons d'antan. Ils

assistent aux coucheries des officiers qui n'ont pas leur femme avec eux, notamment ce commandant et sa maîtresse qui sent le patchouli, quant à ceux qui sont en famille ils entendent leurs scènes de ménage, ils ne se privent pas de les commenter.

Parfois il regarde les autres femmes, lorsque la sienne n'est pas là : les parisiennes écrit-il « ont toujours ce petit côté épatant, et une façon de se vêtir qu'on ne voit qu'à Contrexéville pendant les saisons thermales. Dans les rues, que de femmes (les hommes sont sur le front), pour un peu elles se déshabilleraient et viendraient chercher dans nos culottes ».

Une épitaphe lue sur la stèle d'un soldat mort l'attendrit « Depuis que tes yeux se sont fermés les miens n'ont cessé de pleurer ». Madame Chrétien de Sandaucourt vient à l'hôpital de St Nicolas de Port, visiter son mari blessé qui est sergent, pour remercier le docteur Thiéry qui lui a facilité les démarches, elle lui envoie 2 poulets à son retour chez elle

Le regard posé sur les gens de Wassy (Haute Marne), où il auscultait gratuitement dans le cadre de sa mission militaire, n'est pas condescendant, bien au contraire, je cite : « Les médecins du coin se plaignent, même les riches demandent à être visités gratos. Pas étonnant qu'il y ait une épidémie de typhoïde les femmes lavent leur linge dans le ruisseau où s'écoulent leurs chiottes, sur la place elles déversent les vases de nuits avec urine et crottes. Les femmes de la haute société ignorent le bock, elles se contentent de se laver seulement après leur règle, quelle bande de cul crotté, la calotte domine, ça sent le goupillon ». À St Dizier, il rencontre Marie son ancienne cuisinière, elle est de Vittel et lui fait une réputation de millionnaire.

Il se laisse aller à quelques réflexions plus poétiques, par exemple à la fin de l'hiver très froid de 1917 : « au moment où l'aurore aux doigts de roses commence à estamper l'horizon, tandis que l'alouette réveille la nature de son chant, les avions allemands bombardent Nancy ». Lui revient les souvenirs de chasses « Les alouettes passent, je songe aux champs de Lignéville où elles pullulaient. Avec mon chien au mois de mars dans le pâquis de la folie où je tirais les bécasses ».

### Verve anticléricale et délire politique :

Visite de la comtesse d'Alsace (château de Boulémont) qui « se fend de quelques cadeaux et demande que soient faites des messes, ce que je laisse pisser... ». Un prêtre veut s'installer à l'hôpital, il le renvoie en lui rappelant la liberté des cultes : il peut venir comme le pasteur ou les autres, mais ne il ne doit pas rester.

Je peste dit-il : contre les cérémonies avec militaires et clergés en tête, sommes-nous en République ? Le lieutenant colonel Betbeser, est le type du vieux militaire colonial, buvant bien, têtue, il personnifie l'alliance de l'épée et du goupillon.

Messe de minuit, en 1917, un scandale : des bicots ont jonglé avec les lustres et fait un potin d'enfer.

Ses collègues le traitent de bourgeois jouant au socialiste. Il dit à l'adresse des soldats qui montent au front : pauvres prolétaires qui vous font casser la figure ! Un peu plus loin il se lance dans une longue critique sur les socialistes et le régime parlementaire, puis « Ah si les soldats socialistes voyaient ce qui se passe à l'arrière, ils deviendraient anarchistes ». En permission à Paris, il est écoeuré de voir tous ces gens s'amuser alors qu'ils se font casser la gueule dans les tranchées.

Sa critique s'exerce aussi contre les ouvriers d'usine, qui fabriquent des obus pour 14 Francs par jour, et moi qui n'en gagne que 12 et encore ! Et contre les conducteurs de véhicules à moteur qui perçoivent 35 Francs par jour pour amener les blessés du front des Hautes Vosges aux hôpitaux de Contrexéville et Vittel.

1917, les premiers tanks arrivent, ce sont des mastodontes. La révolution en Russie, le tsar a abdiqué, tant mieux que tous ces salops disparaissent, et quelques lignes plus loin, il critique ouvertement le bolchevisme. Des quelques considérations sur les alliés, il écrit « le 20<sup>e</sup> corps va soutenir les ritals qui font retraite ». Pour lui les anglais ne sont ni bons ni mauvais, quant aux américains arrivés le 26 novembre 1917, à Contrexéville, il s'étonne devant ces cow-boys aux moyens financiers sans limite qui ont réquisitionné son hôtel (aile droite de l'hôtel des Sources actuel) pour loger leurs officiers. Très vite le cimetière américain s'agrandit, alors que des femmes américaines chantent et dansent à l'hôtel des XII apôtres, il y a beaucoup de ces types ivres dans la rue, les « ricains » se soûlent comme des polonais.

Son comptable Zablot a laissé des soldats français couper ses sapins du champ calot, sans son autorisation, il plaide en justice contre les officiers qui ont commandé ce travail.

Eclectique dans ses idées, il l'est aussi dans le choix de ses lectures : Il relit l'Histoire du socialisme de Jaurès. Les superbes articles de Barrès et Bazin dans l'écho de Paris et ceux, très justes d'Hervé dans la guerre sociale. Il lit les cahiers de Guynemer et s'extasie sur ses récits.

Surprise ! Il voit arriver à l'hôpital 558 fioles d'élixir « anti-goutteux » du docteur Thiéry, un produit que fabriquait son père avant 1890. L'armée a sorti des stocks militaires ce médicament pour soigner des malades (26 ans après, on voit que les dates limites de consommation n'existaient pas à cette époque). Il ne se permet pas de commentaires, après tout son père a bâti sa fortune (relative) sur la vente de produits et lui ne se prive pas d'en faire autant, comme le prouve la petite bouteille qui ressemble étrangement à celle de Perrier (document Philippe Crémel). La même bouteille de Vittelloise, vous savez l'eau qui chantait et qui dansait, elle a succédé à Vittel Soda produit par une société dans laquelle Jean Thiéry avait des parts.



### Les contrexévillois sous les drapeaux à la loupe :

Le docteur Thiéry fait part de ses rencontres pendant la guerre : les contrexévillois engagés dans le conflit, ainsi les deux inséparables écrit-il, Alexandre Gangloff (fils du docteur) qui sera tué à Verdun, et Martin (de l'hôtel d'Alsace), le soldat Develotte (cultivateur), l'adjudant Schott Mouillet (commerçant), le poilu Clévy (cordonnier), Michelet (musicien), Frénot (fils du boucher), le brigadier Demaison du 60<sup>e</sup> d'infanterie (commerçant).

Il croise le chemin d'autres personnalités : Le 20 août 1915, en rentrant d'une partie de pêche dans la Moselle, il voit à Nancy, le Notaire Gérard, de Vittel, avec sa serviette sous le bras, et ajoute « avec son aspect crasseux, il a toujours l'air aussi crapule ». Il aperçoit Grosjean dans un bistrot de Nancy (propriétaire de l'hôtel Continental)<sup>7</sup> cet ivrogne dit-il, avec sa maîtresse, la sœur de la bouchère madame Frénot. Il a été réformé à cause de son eczéma. Quand il le rencontre à nouveau un an après, il le trouve de plus en plus alcoolique et le traite d'abruti.

Il intervint auprès des autorités supérieures pour l'entrepreneur Mauffrey afin que son fils soit muté à l'état major, car il est aux avants postes à la 4<sup>e</sup> escouade de la 34<sup>e</sup> compagnie du 115 régiment d'infanterie. Il reçoit Arthur Gérard venu voir son fils Maurice qui est au 79<sup>e</sup> d'infanterie et n'est pas brillant, il veut le faire admettre comme infirmier pour entrer au pays dans un hôpital. Il insista pour faire rentrer Georges Fabry, le boulanger « sinon son fils l'aurait ruiné... »

<sup>7</sup>- Voir l'étude sur l'hôtel Continental, Gunderic n° 19- 20- 21- 22- 23 et 24.

Le petit fils d'Etienne (propriétaire de l'hôtel de la Providence) blessé, un doigt enlevé et des éclats dans les fesses, Barjonnet jambe cassée à Vitry le François, Georges Perrut sous lieutenant au 148<sup>e</sup> d'infanterie blessé gravement au col de Saales est évacué sur Lyon. Mort à Vitrimont du sergent Louis Vuilleret et d'Henri Bennerotte à Morhange, ainsi que Georges Thomas sergent au 54<sup>e</sup> coloniale, mort en Serbie à Makova. L'homme de Vittel blessé d'une balle au poignet, Bontemps de Dombrot le Sec qui lui donne des nouvelles de son frère qui est dragon, il le retrouve quelques mois après blessé aux parties par la ruade d'un cheval, Le capitaine Definance de Thuillères (propriétaire du château), blessé et prisonnier en Allemagne, mort de Pételot notaire de Darney, mort du capitaine Voilqué de Dombasle devant Darney avec qui il allait à l'école communal

Il relate le tragique destin de deux personnages : celui de Jean Schulschraft, incorporé au 279<sup>e</sup> d'infanterie mort à Champenoux, 22 jours après la déclaration de la guerre<sup>8</sup>. Le capitaine André Harmand du 6<sup>e</sup> génie (fils du propriétaire de l'hôtel Central), qu'il a souvent rencontré à Nancy ; il apprend sa mort un an après par un soldat de passage qui a ramassé ses restes, André Harmand fut déshonoré par un obus qui a explosé entre ses jambes<sup>9</sup>.

Des faits d'armes, comme celui de Marcel Boucher sous lieutenant au 60<sup>e</sup> d'artillerie montée, qui lui a raconté un combat d'où il a pu s'échapper alors que Parisot fut blessé, et Adrien Falaise fait prisonnier et amené en Allemagne<sup>10</sup>. En 1916, Boucher muté au 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, est décoré de la Légion d'Honneur avec palme, pour de nouveaux faits d'arme. Jean Thiéry qui le rencontre lors d'une permission dit : « il phrase pire que jamais ! Il est intarissable, c'est une particularité de sa profession d'avocat ». Boucher aura plus tard l'occasion de prouver ses qualités d'orateur en tant que député maire de Contrexéville.

Il parle aussi de la blessure de Georges Morel, le fils d'Auguste, maire de Contrexéville (Georges est le père de Dédée Morel, fidèle abonnée à Gunderic), suivie d'une citation sur le front des troupes pour son action courageuse.

Il mentionne aussi le comportement d'un fils Marchal gendre de Denis de Remoncourt, qui est passé devant le Conseil de Guerre pour outrage à officier. Les terribles conditions des soldats expliquent parfois leur révolte.

### Les contrexévillois à la loupe :

En permission (une tous les six mois), il retrouve les contrexévillois les considère en train de vivre. Le recul en fait un observateur dont le regard n'est pas forcément objectif pour autant envers ses contemporains, selon les termes qu'il emploie on devine s'ils sont amis ou ennemis.

Il s'inquiète, le 20 mai 1915, à l'ouverture de la première saison thermale du temps de guerre, il n'y a que 30 curistes. Les hôtels sont réquisitionnés par l'armée qui installe des hôpitaux, sauf celui de Paul Martin (la mairie aujourd'hui). La patronne de l'hôtel des XII apôtres, Estelle Forêt est morte, il se pose la question : que va devenir les XII apôtres<sup>11</sup> ?

En 1916, il rencontre sous les galeries, l'ancien ministre Thomson venu en cure, il trouve le parc et les galeries dégueulasses. Le directeur du casino, monsieur Debièvre fait tout pour perdre la station (dixit Jean Thiéry), il lui apprend que son casino est réquisitionné pour 17.000 Francs quand celui de Vittel l'est pour 28.000 Francs (toujours ces différences). En 1917, le bureau de tabac au coin de la Cour d'Honneur (librairie Rigollot aujourd'hui) est tenu par le fils Rollin, mutilé des 2 bras.

Monsieur Demaison a prêté 37.000 Francs à la commune dont les caisses sont vides. Le père Thirion, l'instituteur est secrétaire général de mairie. Carolet est en faillite, en 1918 son père est interné à Maréville, les villas sont louées : on y boit on y mange on y baise (c'est le rendement, c'est le bordel...). Il a croisé madame Carolet et sa fille Marie Thérèse, dont le mari est mort sur le front. Les Tournant (propriétaires de l'hôtel de l'Europe, par la suite hôtel des Bains, rue du docteur Bagard) gagne beaucoup d'argent pour les repas aux malades et aux blessés et aux habitants. Ils ont complètement remboursé le notaire Gérard, ils ne font que de se "chicorner", l'argent leur tourne la tête. Il juge gâteux le docteur Debout d'Estrée qu'il a vu en 1915 (il apprendra sa mort le 6 juin 1916). Le docteur Boucher fait des ronds de jambe auprès des médecins militaires, sa gouvernante est en grande tenue d'infirmière à l'hôtel Cosmos alors que dans les autres hôpitaux c'est la bombe, on fait la java.

Les fils Passetemps et Vaillant ont fait une tuberculose pharyngée qu'il a soigné lors d'une permission, il rencontre Auguste Perrut et sa femme Ninie, Simon Perrut et Barjonnet « des ennemis à qui j'ai dit bonjour sans plus ».

Millot le maire de Mandres sur Vair attend la Croix de Guerre, si mon père était là, qu'en penserait-il ? Un de ses collègues lui apprend que Millot a frappé un médecin de l'hôpital militaire parce qu'il manquait de respect à sa femme.

Fin de guerre, j'arrive à Contrex le mercredi 19 février 1919, et les américains partent le lendemain. La guerre qui aurait dû être une sélection naturelle aura l'effet inverse, il ne restera que les déchets de l'humanité, les meilleurs sont morts !

Contrexéville est en plein marasme, la leçon de la guerre n'a profité en rien à ses habitants.

C'est sur ces dernières considérations que je termine la relation du journal de guerre du docteur Jean Thiéry.

Gilou SALVINI

*Errata : madame Nicole Pierrot-Henry, fidèle lectrice de Gunderic, m'a informé que le docteur Aymé est décédé en 1902 et son fils Henri en 1908 (j'avais écrit page 497, qu'il avait été décoré en 1919) ce qui après relecture du texte de J. Thiéry, s'explique car s'il s'agit bien d'un médecin militaire Aymé qui était à l'État Major à Lunéville, ce n'est effectivement pas de Bulgnéville comme je le pensais, et pour cause !*

<sup>8</sup>- J'ai raconté son histoire dans le Gunderic n° 2 : tué lors des premiers combats du Grand Couronné au Nord de Nancy, son corps ne fut retrouvé que 2 mois après, entre temps il fut porté disparu et même suspecté d'avoir rejoint l'ennemi. Son père fondateur de l'hôtel de Paris était d'origine prussienne, ce qui explique cette défiance (naturalisé français en 1874).

<sup>9</sup>- Émilie, sa mère, conservait exposée dans sa salle à manger, une photo du bras de son fils, seul témoignage de ce qui restait de lui.

<sup>10</sup>- Il est entré de captivité le 1<sup>er</sup> novembre 1919.

<sup>11</sup>- Pas de problème, l'hôtel fut repris par un neveu : Frédéric Bataille, qui le géra consciencieusement.